
Dossier de presse

LE CROCODILE
CREATION 2014



Rideau!

Le blog théâtre de Jack Dion

Le journal d'un festivalier en Avignon (6)

Où le capital prend forme animal («Le crocodile » d'après Dostoïevski, mise en scène Léo Cohen-Paperman) ; où l'on retrouve les immigrés morts sur les plages européennes (« Et les poissons partirent combattre les Hommes, d'Angélica Liddell, mise en scène Christina Vasserot) ; où Don Juan n'est plus que l'ombre de lui-même (« Don Juan revient de la guerre », de von Horvath, mise en scène Guy Pierre Couleau).



15h. « Le crocodile » est une nouvelle méconnue de Dostoïevski, écrite en 1864, alors que l'auteur russe travaillait sur « Crime et Châtiment ». Dans un pays bouleversé par l'instauration progressive du capitalisme, l'écrivain faisait du crocodile le symbole d'un système gangréné par la puissance de l'argent, un peu comme Ionesco a fait du rhinocéros le symbole du totalitarisme dans la pièce éponyme.

Vu le contexte, une remise au goût du jour était tentante. Le metteur en scène Léo Cohen-Paperman et son pote Lazare Herson-Macarel, qui officient à La compagnie des Animaux en Paradis ont donc transposé la problématique de la pièce de Dostoïevski dans le monde contemporain. Le résultat donne un Feydeau anti Troïka, un vaudeville iconoclaste et joyeux, impertinent et audacieux, inventif et ludique.

La pièce est contée par Semione (Lazare Herson-Macarel), acteur explosif qui ouvre le bal par un enchaînement de ralentis et d'accélérés. Pour son anniversaire, ses amis Ivan (Emilien Diard Detoef) et Elena (Morgane Nairaud) lui offrent une série de

cadeaux divers et variés, plus un autre, un poil plus imposant : un crocodile, lequel va aussitôt avaler Ivan, à la manière de Jonas et de la baleine.

Commence alors un micmac un peu dingue pour libérer Ivan d'un animal qui prend alors force symbolique majeure. Il est protégé par un dompteur (Clovis Fouin) qui raisonne un peu comme Wolfgang Schaüble lorsqu'il fait la leçon à Tsipras. En effet, le crocodile est propriété privée. Il est donc inattaquable dans une société régie par la sacro sainte « loi du marché ». Après tout, si Ivan est dans le ventre du crocodile, au point d'y prendre ses aises, ce dernier n'y est pour rien. Le dompteur table sur une rentabilisation possible, et, comme l'expliquera à Semione un haut fonctionnaire qui pourrait être recyclé au FMI, le principe de réalité est incontournable.

Tout çà est mené à fond la caisse, jusqu'à ce cri final de Semione : « Je n'ai pas de place dans ce monde ». Visiblement, le crocodile n'est pas de cet avis.

18h25. La compagnie Maskantête a jeté son dévolu sur une œuvre d'Angélica Liddell, dont l'approche radicale a marqué l'histoire du festival d'Avignon. Son titre ? « Et les poissons partirent combattre les Hommes », dans une mise en scène signée Anne-Frédérique Bourget. On reconnaît la patte d'une artiste qui a fait de l'art un cri, un engagement, une révolte sans compromission, et qui dit avoir besoin de « transformer l'horreur pour survivre ».

En l'occurrence, l'horreur est celle des cadavres d'immigrés ramassés sur les plages espagnoles où les navires de fortune qui les transportent viennent s'échouer, gênant la quiétude des touristes qui se prélassent au soleil. Dans un texte d'une violence extrême, Angelica Liddell dénonce tous ceux qui ignorent le drame, ou qui se réfugient dans leur bonne conscience, ou qui détournent le regard, vaguement gênés.

Elle s'adresse à un personnage surnommé « Monsieur La Pute », étrillé tout au long d'un spectacle porté par deux comédiens et danseurs (Adrien Mauduit et Arnaud Agnel), accompagnés d'un fond musical assuré par Alexis Sébilleau. Jouant avec des morceaux de plastique qui symbolisent autant l'océan que le linceul, le duo interprète une mélopée antiraciste qui a la force d'un texte de Jean Genêt. Les mots sont asséchés comme des coups de trique. Les accusations tombent comme des têtes tranchées. Les mises en cause des puissants sont dignes d'un Tribunal où le fameux « Monsieur la Pute » serait convié à s'expliquer, avant qu'on ne lui rappelle en final que dans la Bible, il fut un homme qui voulait en aider d'autres et qui marchait sur l'eau.

20h. Le mythe de Don Juan a donné lieu à nombre d'exégèses et d'hypothèses. En 1937, alors qu'il était pourchassé par les nazis, le dramaturge Odon von Horvath

(1931-1938) a imaginé un Don Juan aux antipodes du personnage hautain, méprisant, sûr de son bon droit et de ses charmes conquérants, un blessé de l'âme revenu traumatisé du front de la première guerre mondiale. Cela s'appelle « Don Juan revient de la guerre », mis en scène par Guy Pierre Couleau.

Sur scène un homme (Nils Ohlund) et deux femmes (Carolina Pecheny, Jessica Vedel). Ambiance lourde. Au loin, on entend parfois des tirs de mitrailleuse. La guerre est encore là, tapie dans la broussaille comme un tigre prêt à fondre sur sa proie. Tour à tour, les deux comédiennes vont interpréter quelques unes des femmes séduites par Don Juan du temps de sa superbe. Mais lui n'est plus ce qu'il était. Il a connu l'expérience fatale de la mitraille, de la mort, de la grande faucheuse. Ombre parmi les ombres, il n'a plus qu'une idée en tête : retrouver sa fiancée, comme un amoureux ordinaire, alors que naguère, il ne chérissait que sa liberté. A la fin de son long périple, il réalisera qu'elle est morte et enterrée, comme tant d'autres, et qu'il va en être autant de lui, mort vivant en goguette incertaine.

Entre temps, Don Juan aura croisé toutes ses anciennes conquêtes. Il aura retrouvé des femmes qui ne se seront jamais remises de son passage, à travers des scénettes superbement menées, interprétées par un trio d'une rare force émotive. Du très grand théâtre, assurément, qui vous prend aux tripes et au cœur, comme la guerre.

* « Le crocodile », d'après Dostoïevski. Mise en scène Léo Cohen-Paperman. Caserne des Pompiers. Festival Off.

* « Et les poissons partirent combattre les Hommes ». Texte, Angélica Liddell. Mise en scène, Christina Vasserot. Alizé. Festival Off.

* « Don Juan revient de la guerre », d'Odon von Horvath. Mise en scène, Guy Pierre Couleau. Théâtre des Halles. Festival Off.

<http://www.marianne.net/theatre/journal-festivalier-avignon-6-100235491.html>

REGARDS

Lacoste

Par BarthelemyFortier

15 juillet 2015

Article publié dans I/O papier du 15/07/2015



D.R.

Dostoïevski résumera « Le Crocodile » comme « un récit véridique, sur la façon dont un monsieur, d'âge et d'aspect certains, fut avalé vivant par un crocodile, tout entier, de la tête jusqu'aux pieds, et ce qui s'ensuivit ».

Par cette simple phrase, on ne peut déjà qu'imaginer l'univers fantasque, drôle et burlesque qui s'échappe de cette nouvelle !

Le spectacle s'ouvre sur une première partie totalement absurde et décalée où les personnages évoluent dans une sorte de vaudeville loufoque. On nous dépeint un monde pittoresque où se mêlent joie, rires, emphase et couleurs criardes.

Puis les personnages découvrent peu à peu les rouages d'un monde moderne au service de l'économie et le ton s'assombrit.

Face à la découverte d'une société libérale, loin de leurs rêves et idéaux, ils vont petit à petit perdre leur excentricité et faire tomber leurs habits de couleur pour finir enchaînés aux lois du capitalisme.

En alliant une mise en scène moderne, pleine de belles idées et une traduction inédite et inventive, la Compagnie des Animaux en paradis fait résonner les mots de l'auteur avec notre époque.

On assiste donc à une remise en question profonde du capitalisme et de la société moderne en général.

Comme souvent avec Dostoïevski, le texte est ici un miroir exact du monde. Cette satire pose les bonnes questions et nous renvoie douloureusement à notre quotidien.

Dans « Le Crocodile », on perd rapidement espoir en l'homme face à sa passivité et son individualisme.

Comme il l'écrira, « plus je crois en l'homme, moins je crois à l'individu ».

Heureusement, nous sommes rapidement ravivés par cette jeune troupe vivante et électrique ! L'espoir revient vite, car n'oublions pas une chose vitale : « L'art sauvera le monde », comme le disait notre ami Fiodor !

<http://www.iogazette.fr/regards/2015/lacoste/>



PLUSDEOFF

théâtre . critiques & interviews

*Léo Cohen-Paperman et Lazare Herson-Macarel, de la***Compagnie des Animaux en Paradis***, adaptent* **LE CROCODILE***, une nouvelle fantastique de Dostoïevski.***La critique**

L'exposition burlesque qui ouvre la nouvelle devient dans cette adaptation la remise, par Ivan [joué par Emilien Diard-Detoeuf] et son épouse Elena [Morgane Nairaud], de cadeaux à Semione [Lazare Herson-Macarel], le narrateur de l'histoire. À une boîte de cirage succède... un crocodile, qu'accompagne avec force moulinets de fouet son dresseur allemand. Ivan s'agite près de la gueule de l'animal, une attraction-désastre puisqu'il y tombe et se trouve ingurgité tout entier.

recommandé



Cet incident marque le début d'un glissement de terrain pour le narrateur, que la mise en scène de Léo Cohen-Paperman s'attache particulièrement à mettre en évidence. Le narrateur, que l'on voit encore pour quelques scènes doté du pouvoir d'arrêter l'action, figeant ou réactivant les différents protagonistes d'un claquement de doigt pour commenter à sa guise, va être peu à peu dépassé par les événements qu'il relate, n'en devenir qu'un spectateur, et finalement être dévoré par l'histoire et son point central, le crocodile. Une déconvenue qui survient tandis qu'il est le seul à contester la situation : Ivan sent naître en lui de grandes idées et ne voit aucun inconvénient à favoriser les affaires du dresseur, décidé à faire fructifier auprès du public son animal habité par un homme. Quant à Elena, elle trouve ici l'occasion de vivre une sexualité débridée, libérée de la surveillance d'un mari jaloux.

L'histoire possède un second niveau de lecture qui n'a pas échappé aux deux jeunes adaptateurs. L'incapacité du narrateur à influencer sur les événements et à faire ouvrir le ventre du crocodile s'explique par la loi du marché imposée par le capitalisme, que le narrateur se verra lui être expliquée de manière très didactique par un ami [Jean-Michel Guérin].

Léo Cohen-Paperman met parfois trop d'enthousiasme dans sa volonté de produire des effets comiques ou surprenants, forçant quelque peu le trait et abusant parfois de ficelles éculées comme l'accent du dresseur allemand. Mais on lui pardonnera d'autant plus facilement cette fougue —qui va de pair avec sa jeunesse— que sa mise en scène plutôt plaisante et inventive, au sprint, s'assortit d'une direction d'acteur bien menée, avec en figures de proue Lazare Herson-

Macarel, très bon dans les accents comiques de son rôle, et Morgane Nairaud, dotée d'une belle voix assurée.

Manier l'absurde et le message politique n'est pas chose aisée. Léo Cohen-Paperman et Lazare Herson-Macarel, en prenant une judicieuse distance avec le texte, présentent un CROCODILE digeste et divertissant.

—*Walter Géhin, PLUSDEOFF.com*

<http://plusdeoff.com/2015/07/14/le-crocodile-critique-avignon-off-2015/>

- [Scènes](#)
- [Théâtre](#)

Avignon : coup de coeur pour "Le Crocodile", comédie d'après Dostoïevski !

Par **Sophie Jouve** @sophiejouve1 Rédactrice en chef adjointe de Culturebox, responsable de la rubrique Théâtre-Danse

Mis à jour le 16/07/2015 à 01H18, publié le 15/07/2015 à 18H14



"Le Crocodile", mise en scène de Léo Cohen-Paperman

© Tomoyo Funabashi

A la Caserne des Pompiers, théâtre-vitrine des compagnies de Champagne-Ardenne en Avignon, c'est un véritable coup de cœur que nous avons eu pour "Le Crocodile". Cette adaptation d'une nouvelle de Dostoïevski, par Léo Cohen-Paperman et Lazare Herson-Macarel, révèle derrière la comédie politique légère et satirique, un vaudeville cauchemardesque visionnaire.

C'est d'abord la découverte d'un texte peu connu de Dostoïevski : une nouvelle fantastique écrite parallèlement à Crime et Châtiments. Léo Cohen-Paperman (qui signe aussi la mise en scène) et Lazare Herson-Macarel (qui joue excellentement le conteur) signent l'adaptation (depuis 10 ans les

chemins de ces deux là ne cessent de se croiser dans de multiples projets).

La pièce démarre comme un coup de pied dans une porte, en pleine action. A cran, Semione, le conteur, remonte le fil de cette histoire incroyable dont il vient d'être le témoin. Il intègre dans sa narration, des images arrêtées, des ralentis, des accélérés.

A Saint-Pétersbourg, alors qu'il visite une exposition de foire, un ami du conteur, Ivan, est avalé par un crocodile. Il n'arrive pas à en sortir, et finit même par s'y plaire.

Dans un joli décor aux couleurs éclatantes, une double porte s'ouvre comme une boîte de pandore. En sorte les personnages, puis plus tard la cage du crocodile répondant au doux nom de Gunter. Le dresseur, allemand, roule des mécaniques, conscient de la valeur de l'animal.

Une comédie politique ludique et grave

Car dans un temps où le marché est devenu roi, où la crise économique menace, le crocodile est une source précieuse de revenus. Une valeur qui a plus que doublé depuis qu'il a avalé Ivan. Alors rien n'y fera, le dresseur s'opposera au sacrifice de l'animal, au nom de la sacro sainte propriété privée !

Confortablement installé dans son croco, Ivan va déposer une requête pour garder son emploi dans la fonction publique. Seulement voilà, tout le monde pourrait bien avoir envie de se faire avaler pour travailler, comme lui, allongé.

Depuis les profondeurs de son croco, Ivan devient un tribun qui prétend éclairer les foules. Mais bientôt le voilà qui veut devenir célèbre, inventer un nouveau système social, diriger le monde pendant mille ans... Un désir de pouvoir risible, s'il n'en rappelait de plus terrifiants.

« Il y a une perte totale du bon sens et de la sémantique, le mot liberté ne veut plus dire la même chose au fil du temps et dans le spectacle aussi », constate Léo Cohen-Paperman. « Il y a une confusion assez énorme, que Dostoïevski a repéré dès le milieu du XXe siècle. Comme si au nom de la liberté, on allait tuer le bon sens et l'humanité. C'est une vraie comédie désespérée ! »

La pièce embrasse tous les styles avec brio

Lazare Herson–Macarel campe avec maestria le conteur, qui de témoin, devient victime, puis fou. Le reste de la distribution est aussi très bien : Emilien Diard Detoef joue Ivan, Clovis Fouin campe un très drôle dompteur allemand, Jean-Michel Guérin, le haut fonctionnaire, et Morgane Nairaud, est Elena, la compagne volage d'Ivan.



Lazare Herson-Macarel et Morgane Nairaud dans "Le Crocodile"

© Tomoyo Funabashi

La mise en scène menée tambour battant, à la fois haletante et inquiétante, embrasse avec gourmandise tous les styles. Cette comédie politique ludique et grave, est un merveilleux moment de théâtre, apprécié à sa juste valeur par des festivaliers, heureux d'avoir découvert une des perles du off d'Avignon.

Quand à vous amoureux du théâtre, je vous engage à aller découvrir en août les spectacles du Nouveau Théâtre populaire animé notamment par Léo Cohen Paperman et Lazare Herson-Macarel (et une vingtaine d'autres artistes). Une belle aventure qui propose depuis 7 ans à Fontaine-Guérin dans le Maine-et –Loire, des mises en scène contemporaines de grands classiques, au prix unique de 5 euros. Une façon très concrète, pour cette bande de passionnés talentueux, de poursuivre l'idéal Vilarien.

<http://culturebox.francetvinfo.fr/festivals/avignon-2015/le-off/avignon-coup-de-coeur-pour-le-crocodile-comedie-dapres-dostoievski-224157>

Un théâtre populaire ? Chiche !

PAR LÉO COHEN-PAPERMAN

Je ne me fais pas d'illusions : le théâtre ne sauvera personne. Ou presque. Mais si ma génération, devant une société qui s'effondre, renonce à toute forme d'héroïsme, que restera-t-il ?

J'entends souvent parler de ma génération comme d'une meute individualiste. Nous serions les dolents, les idiots, les Sans-Conscience-Politique... Billevesées ! Prends garde à toi, troupeau soixante-huitard, car ma génération n'a pas renoncé à l'héroïsme !

Parisien de naissance, je travaille et vis depuis quelques années en Champagne-Ardenne, à Reims, où, grâce à l'accompagnement des collectivités locales et de Christine Berg, metteuse en scène reconnue et soucieuse du renouvellement générationnel (et pas seulement du montant des subventions qu'elle reçoit chaque année, ce qui est plutôt rare dans ce milieu), je sillonne un territoire dans le but d'y implanter ma compagnie.

Quitter Paris est un acte politique. J'ai voulu exprimer mon refus d'un certain entre-soi, mon dégoût pour ces salles où la moitié du public est constituée de « gens du métier » et où la courtoisie se cuisine à la sauce bien-pensante. Je hais le corporatisme : il est pour moi le signe d'un retour au féodalisme ! Vivre et travailler en région, c'est découvrir une autre manière de faire son métier, difficile, parfois ingrate, mais porteuse de sens. Pour répondre à la confiance qu'on a placée en moi, je ne fais pas que répéter et jouer des spectacles : je sensibilise des enfants et des adolescents au théâtre, je enseigne à des amateurs. Souvent, j'effectue ce travail à Revin, dans les Ardennes, une ville pauvre et ravagée par le chômage. J'y vois des jeunes et des moins jeunes oubliés par les médias et le pouvoir (normal, me direz-vous, on y brûle relativement peu de voitures en hiver), mais dont les yeux brillent à l'idée de découvrir la scène comme spectateurs ou comme acteurs. L'espoir que nous partageons avec eux est immatériel (de toute façon, le matériel s'est fait la malle avec les dernières délocalisations) : jouer, mettre en scène, écrire, c'est faire signe de leurs pensées et de leurs sentiments, et le signe sauve du désespoir ! Ils oublient un temps le virtuel qui envahit

tout (surtout la vie des plus pauvres) pour inventer une scène, une pièce, un monde. Je ne cherche pas l'assentiment général : ce que je propose dans le cadre des actions culturelles est difficile. J'essaie d'être le plus exigeant possible, de relier mon travail à des références littéraires, philosophiques, politiques. De la même manière, je ne change pas mes mises en scène parce que je ne travaille plus à Paris. J'ai eu la chance d'assister de grands metteurs en scène et de grands pédagogues et d'être formé au Conservatoire national. Pourquoi ne pas partager cette exigence avec le plus grand nombre ?

Je ne me fais pas d'illusions : le théâtre ne sauvera personne. Ou presque. Mais si même nous, devant une société qui s'effondre, nous renonçons, que restera-t-il ? Le sens politique de ma présence en région est celui-ci : je suis *nécessaire* là où je suis.

LES GRANDS CLASSIQUES À CINQ EUROS

Cette expérience n'est pas isolée. En 2009, nous fondons, avec une dizaine de camarades, le Festival du Nouveau Théâtre populaire. Pour tromper notre impatience et ce que nous considérons alors comme l'indifférence du milieu « théâtral parisien », nous construisons un plateau de bois à Fontaine-Guérin, village de 800 habitants dans le Maine-et-Loire. Le clocher sera notre fond de scène. Derrière le public, la forêt. À jardin, le cimetière. À cour..., la voisine ! Au-dessus de nous, les étoiles. Notre idée est de jouer les grands textes du répertoire au tarif unique et populaire de cinq euros. À notre plus grande surprise et à notre humble mesure, cette expérience est une réussite. D'année en année et sans augmenter radicalement nos moyens de publicité, notre public s'élargit (de 800 spectateurs, nous sommes passés à 7 000).

Le principe du festival et son fonctionnement (tarifs dérisoires, démocratie interne...) sont politiques en eux-mêmes. Ils sous-tendent une



conscience des responsabilités de chacun. C'est aussi une remise en question de l'idée largement admise dans le théâtre public – et renforcée dans les années 1980 – de la toute-puissance du metteur en scène, érigé en guide suprême de la troupe. Ce n'est pas dire que tous les spectacles se valent – chaque mise en scène est conçue comme unique, singulière, audacieuse – ou que nous rêvons d'un passé glorieux que nous n'avons pas connu. C'est dire qu'il est encore possible de briser les habitudes confortables, autocratiques et dépassées de nos pères soixante-huitards (oui, je leur en veux et je pense qu'il faut les tuer – symboliquement – une bonne fois pour toutes !). De plus, si notre travail est politique, nous ne cherchons pas le consensus idéologique. La troupe réunit des sensibilités politiques très différentes et nous sommes heureux de ces contradictions. Nous préférons la polyphonie – à condition qu'elle ne devienne pas cacophonie – au panurgisme politique qui a eu la vie belle dans certaines troupes subventionnées de la fin du xx^e siècle.

RACONTER DES HISTOIRES, VOILÀ L'ESPOIR

Avec le temps et la franche réussite qu'a rencontrée notre entreprise, je me suis beaucoup interrogé sur la signification de ce succès. Pourquoi les gens viennent-ils si nombreux et nous font-ils des retours si encourageants ? Dire que cela tient uniquement à notre talent serait faux et prétentieux. Je crois qu'ils apprécient la *permanence* de l'entreprise, son *immuabilité*. Nous cherchons d'abord à *faire du théâtre là où nous sommes*. Sans le proclamer, nous luttons. Aujourd'hui – sous le règne du ministère de la Culture et de la Communication –, j'ai le sentiment que le fonctionnement du théâtre public oblige au *mouvement* : on ne fait pas

une pièce pour *son* public ou pour *un* public ; on fait une pièce pour qu'elle tourne. Au NTP, nous travaillons pour un lieu bien précis et nous donnons d'abord nos spectacles à *notre* public (j'entends par *notre public* : tous ceux qui viennent assister à nos représentations). Cela n'est pas démagogique, dans la mesure où nous ne cherchons pas l'approbation aveugle de l'assistance. Nous travaillons avec elle à la construction d'une histoire commune. C'est peut-être en cela que le NTP ouvre une nouvelle page de la décentralisation, en résistant aux pratiques habituelles du théâtre public, qui veut mettre dans le *mouvement du marché* chaque nouvelle production.

Je ne suis ni psychanalyste, ni sociologue, ni historien. Encore moins journaliste. Mais je crois que ces expériences s'inscrivent dans une histoire collective, celle de ma génération. Je suis né lors de l'effondrement du bloc communiste, je n'ai connu que le capitalisme libéral et triomphant. Le premier événement marquant pour ma génération fut le 11-Septembre. J'ai eu 20 ans en 2008, en pleine crise des *subprimes*. La crise (économique et politique) est pour moi un état de fait structurel. Plutôt que de remplir le tonneau sans fond comme les Danaïdes (et, pour moi, cela signifierait de travailler uniquement à la réussite de ma carrière individuelle), j'ai décidé de rompre le cycle, de faire un « pas de côté ». Je voudrais que cette sorte de marginalisation volontaire révèle un élan joyeux et optimiste. Ce retour aux enjeux essentiels du théâtre (raconter des histoires à un public) est d'abord né d'un irrépressible besoin d'espoir, quand tout autour de moi poussait à la résignation. Pour nous aussi, jeunes artistes, il est temps d'entrer dans le siècle les bras levés en affirmant haut et fort : « Nous voici ! »